

Comte SERGE FLEURY

*La dernière campagne
du capitaine Soalhat*



MOULINS
CRÉPIN-LEBLOND, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1928

Extrait du *Carnet de la Sabretache*

Bibliothèque Maison de l'Orient



135766

Comte SERGE FLEURY

*La dernière campagne
du capitaine Soalhat*



MOULINS
CRÉPIN-LEBLOND, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1928

Extrait du Carnet de la Sabretache

LA DERNIÈRE CAMPAGNE DU CAPITAINE SOALHAT

Au lendemain de la grande guerre, on a publié des souvenirs à foison ; on l'a fait sans paraître se rendre compte que les souvenirs ne prennent de valeur que lorsqu'ils sont commentés de longues années après les événements. Ils n'ont de prix réel que pour les générations qui suivent et non pour les contemporains.

Puis cet enthousiasme s'est légèrement calmé, et l'on est revenu à un passé plus lointain.

Qu'il existe encore quelque chose à dire sur le Premier Empire peut paraître parfois surprenant ; mais de nombreux documents qui, mis à jour, constitueront d'utiles éléments d'informations, se sont dérobés à l'attention des chercheurs. Que les lecteurs de *la Sabretache* aient aujourd'hui la primeur de quelques lettres adressées pendant les cinq premiers mois de la campagne de Russie au prince Félix Bacciochi (1) par son aide de camp, le capitaine Soalhat.

Claude Soalhat était né en 1772 à Riom où les siens habitaient depuis quelques années déjà. Ses ancêtres, après avoir tenu un rang distingué, en particulier sous-François I^{er}, avaient connu momentanément, au début du XVIII^e siècle, une

(1) Félix Bacciochi, d'une excellente famille corse, épouse, alors qu'il commandait un bataillon d'infanterie, la plus jeune des sœurs du général Bonaparte (mai 1797). A la proclamation de l'Empire, les honneurs lui sont prodigués : il devient sénateur, est promu général. L'année d'après, pour son plus grand émerveillement, car il était d'un naturel modeste, il est couronné en 1805, prince de Piombino et de Lucques. Il se contenta d'assister au règne de sa femme, lorsque Elisa fut proclamée Grande duchesse de Toscane. Après 1814, le prince Félix mena une vie errante : on le voit tantôt en Bohême, tantôt à Trieste ; il finit par se fixer à Bologne où il mourut en 1820.

destinée plus modeste. L'obscurité de la famille Soalhat fut de courte durée. Gabriel Soalhat se chargea, par ses succès de « praticien », de relever le prestige de son nom. Sa réputation lui valut d'entrer de plain-pied dans la famille Vespery où l'on était notaire royal ou greffier en chef aux scellés en la sénéchaussée d'Auvergne de père en fils depuis des générations.

Une fois marié, Gabriel Soalhat avait mené d'abord une vie assez retirée, se consacrant à l'éducation de son fils Claude ; ce n'est qu'en 1789, quand il fit partie des citoyens élus pour procéder à la rédaction des cahiers de doléances du Tiers-Etat, qu'il se mêla de politique. Le 26 mai 1793, il rédige une adresse de blâme à la Convention : cette assemblée a été nommée pour élaborer une Constitution ; elle devrait légiférer au lieu de s'épuiser en discussions stériles et de se disqualifier par le spectacle de ses dissensions intestines. En novembre de la même année, il est appelé à siéger au Conseil des notables de la commune de Riom, qu'il quittera en 1794 pour passer au Comité Révolutionnaire. Dès lors, on ne lui refuse plus rien : il obtient sans difficultés un certificat de civisme en bonne et due forme, est nommé juge de paix en 1796, puis membre de l'administration municipale, alors qu'elle était montagnarde, ce qui ne l'empêche pas, en 1798, avec une population devenue modérée, d'obtenir un nombre aussi important de suffrages. Il finit comme membre du conseil de fabrique dès qu'on revint à un régime normal. C'était un sage, ne luttant que dans les cas extrêmes, lorsqu'on dépassait vraiment les limites permises, cherchant le reste du temps à tirer parti des circonstances.

A vingt ans, fort de cette sagesse paternelle, bien de sa personne par surcroît, Claude Soalhat s'en va à l'École du Génie de Metz d'où, un an après, il devait sortir avec les galons de lieutenant. A en croire les doléances de son « limonadier restaurateur » qui réclamait avec aigreur le paiement de certain petit compte arrêté avec lui pour marchandises par lui fournies, Claude Soalhat aurait mené grand train. Ce n'est pas l'impression qui se dégage de la correspondance qu'il entretient avec sa mère, et qui fait apparaître en belle lumière

la finesse de sa nature et la délicatesse de son cœur. Sa mère lui reprochait volontiers son silence. Claude l'assurait de ses inaltérables sentiments de tendresse en s'excusant de ses négligences involontaires : « Vous ne voulez pas concevoir la différence de votre position à la mienne relativement à notre correspondance. Vous menez une vie uniforme qui vous laisse la journée à votre disposition, tandis que, souvent, au moment où je m'y attendais le moins, je reçois l'ordre de faire une tournée ou quelque autre travail qui ne me donne plus le temps de faire ce que je voudrais ; je vous écris alors à la hâte et sans répondre au juste à vos lettres. Il est des moments où, si j'osais, je vous écrirais simplement : « Bonjour, ma bonne « mère, je me porte bien, je vous aime mieux encore. je « souhaite et j'espère que vous faites de même. » Mais vous ne vous contenteriez pas de si peu ; je tremble même aujourd'hui d'avoir laissé de trop grandes marges et que ce soit un texte pour votre prochaine lettre. »

Dès lors, il va voyager. Après un séjour à Cette où il travaille à la direction du Génie, il se rend à Toulon. Mais c'est à Piombino qu'il s'établira définitivement en 1806. Cette principauté charmante le séduisit de prime abord et il s'y attachera plus encore le jour où il rencontrera celle qui deviendra sa femme, la gracieuse Esther Scalzini.

Le jeune capitaine de sapeurs, qui ne ménageait pas sa peine, avait su se faire aimer de tout le monde ; ainsi qu'il le dit à sa mère, « son colonel a écrit la lettre la plus flatteuse pour lui à l'occasion d'un travail qu'il a fait sur la Toscane ». Les rapports de ce même colonel vantent le caractère studieux de son subordonné, son amour des sciences exactes et spéculatives, rendent hommage à une activité que n'arrête pas une « santé inconsistante ».

Ces mérites devaient le désigner à l'attention du prince de Lucques et Piombino. « Sachez donc, confiait-il à sa mère, que la princesse Elisa a jeté les yeux sur moi pour faire de mon chétif individu un aide de camp de Monseigneur ; on me fit en conséquence demander secrètement si j'accepterais :

d'abord, il eût été difficile de dire non. En second lieu, cette offre était si flatteuse que je dus répondre par des marques de reconnaissance; enfin, ce changement pourrait me mener à quelque chose de moins triste que mon métier qui, dans l'état actuel des choses, ne m'offre pour toute perspective qu'un éternel voyage dans les frontières : j'ai donc dit oui. »

Quelques semaines auparavant, de Florence où il vient de s'installer, il écrit à sa mère « qu'il aurait pu avoir un habit bleu brodé, mais qu'il n'était ni assez vil, ni assez sot pour devenir l'esclave des grands ». Aussi ne s'étonnera-t-on pas de lire sous sa plume, le 18 mars 1810 : « J'ai peine à me voir, chargé de broderies, faire des courbettes à la Cour : mon caractère est si opposé à cette vie que je ne vois d'autre moyen de m'en tirer qu'en remplaçant les simagrées par le travail. » Il ajoute gentiment, avec une affectueuse câlinerie : « Quel que soit le sort qui m'est destiné, vous serez toujours ce que j'aurai de plus cher au monde. » La décision tarde à venir, parce qu'un décret dit que les officiers du Génie ne peuvent être aides de camp que de leurs généraux. Il est vrai que sa gracieuse souveraine, la princesse Elisa, a pris elle-même la chose en main, mais comme il faut que l'Empereur lui-même autorise, Soalhat semble douter du succès de la démarche entreprise par la sœur de Napoléon. « On n'ira pas l'interrompre pour cette bagatelle pendant qu'il travaille de son mieux à nous fabriquer un petit roi ; quoique cette besogne soit aussi facile que commune, il ne peut pas s'en occuper comme la canaille ; sans doute y met-il des formes royales qui, peut-être, nuiront à son affaire et à la mienne en même temps. »

Cette attente, en tous cas, n'est pas du goût de notre personnage. Il confesse que cette indécision « lui cause une inquiétude qui le rend presque malade. » « J'ai accepté, ajoute-t-il, ou plutôt on a fait la demande sans rien me dire, mais j'ai, depuis, écrit au ministre de la guerre que je sacrifierais l'honneur d'être attaché à Son Altesse si on pouvait m'envoyer à l'armée ou s'il fallait renoncer à mon corps. J'aimerais mieux aller faire une campagne pour courir les chances de la carrière

militaire. » Evidemment, Soalhat préférerait voir la réussite des démarches entreprises, mais « les avantages que peut présenter la place qu'on lui offre, même si la guerre s'achève, ne sont pas susceptibles de lui en faire accroire ». « Mille circonstances, déclare-t-il, peuvent d'ailleurs la rendre bonne ou mauvaise, en sorte qu'il n'est pas possible de dire si je fais bien ou mal. Si je pouvais jouir de deux mille francs bien sûrs près de vous, j'aurais bientôt pris mon parti, mais on n'est plus maître de soi quand il faut penser continuellement au lendemain. Heureux, mille fois heureux l'homme libre et indépendant. » Un mois après, il ne savait rien encore de positif : « La princesse a bien écrit que l'affaire était terminée, mais elle n'en avait qu'une promesse verbale du ministre, » et Soalhat « commence à croire qu'il n'en sera rien ». La déception ne serait du reste pas cruelle, car plus il « pense à ce changement » et plus il s'en effraye. « Le métier de courtisan me convient peu et peut-être aussi que j'y serais peu propre. D'ailleurs, il est plus brillant qu'avantageux, et c'est moins un moyen honteux de s'enrichir qu'une sotte manière de se ruiner. Mon état, comme tous les autres, a ses avantages et ses inconvénients ; comme tous les autres, il fait passer ce peu de temps que dure le mouvement de notre machine, et comme eux il le consume en espérances. Malheureux qui ne sait pas espérer, mais plus malheureux encore qui est condamné à espérer toujours. » Ce beau détachement ne l'empêche pas de confesser qu'il est « bien loin de sa pensée de se retirer ». Je sens moi-même, déclare-t-il, combien le changement de vie me serait pénible, car si je n'ai pas un bonheur réel, je jouis d'une existence bien supérieure à celle que je pourrais avoir chez moi et c'est encore là un des malheurs de mon état qui peut être comparé à de faux diamants ; il n'est pas maintenant une marquise, une comtesse, que je ne puisse courtiser, pas un homme dont je ne puisse me dire l'égal, eut-il des millions, mais au bout de tout cela, quand je sors de la Cour et dépose le talisman qu'on appelle épaulette, je me couche seul comme le dernier mendiant de Florence : mon bonheur, comme celui

de tant d'autres, se réduit à l'envie de ceux qui sont au-dessous de moi. C'est encore bien pis pour ceux qui sont au-dessus, car en général le bonheur des princes ressemble à leurs magnifiques parcs : le public en jouit plus qu'eux. »

Enfin, la nomination arrive en juin 1810. Dès lors Soalhat, qui vient d'épouser la plus délicieuse des créatures, est tout à son bonheur d'habiter Florence. Cet officier du Génie, uniquement préoccupé, en apparence, de questions de philosophie ou des travaux de son arme, s'exalte à la pensée de demeurer dans cette ville incomparable. Tout l'y enchante, la perfection du ciel, la grâce des paysages, la ligne harmonieuse des collines bleues, les roses de Fiesole et les cyprès de Bellosguardo que le couchant gaine d'or liquide. Jusqu'aux réunions que donne la grande duchesse auxquelles il prend plaisir : n'est-ce pas pour lui une occasion de rencontrer toute une société agréable et de se créer de rares amitiés dont il sait apprécier tout le prix. Ce séjour si goûté devait, hélas, être de courte durée. Moins de deux années après son installation en Toscane le capitaine Soalhat fut désigné pour l'état-major du Génie de la Grande Armée. Il aurait pu rester auprès de son souverain, il en avait la faculté, mais il ne balança pas une minute à partir en campagne. Le prince Félix, désolé de se séparer de lui, ne laissa partir son officier d'ordonnance qu'à la condition de recevoir un bulletin mensuel de ses faits et gestes. C'est de Posen, où il est allé rejoindre l'état-major du prince de Wagram, que Soalhat envoie ses premières impressions. Soalhat ne cherche pas à se donner des allures d'écrivain, et nous épargne les morceaux de style dont ses contemporains étaient volontiers friands. Il trace des tableaux d'une bonne couleur et d'un bon dessin. C'est un véritable officier à la Mérimée.

Posen, le 30 mai 1810. / 2

Monsieur,

Jusqu'à présent, il y a eu quelques esprits pacifiques qui ne voyaient dans les immenses préparatifs de l'Europe qu'une raison de croire à la paix ; mais je crois que bientôt ils renonceront à leur crédulité. M. de Narbonne, aide de camp de Sa Majesté, parti il y a quelques jours pour

aller auprès de l'Empereur de Russie, est revenu de suite, et tout se met en marche avec beaucoup de rapidité. L'Empereur arrive aujourd'hui ici ; sa garde a passé, des ordres sont donnés pour établir tous les ponts nécessaires et Sa Majesté permet au moins qu'on parle de guerre avec la Russie, car un ordre du jour prévient l'armée qu'en cas que la guerre ait lieu, l'Empereur campera. En conséquence, chacun de nous devra avoir sa tente et porter des vivres pour quinze jours, ce qui nous annonce que nous ne trouverons rien. Un autre ordre invitait à se munir de faux et de faucilles pour couper et *manger notre blé en herbe*.

Nous partons ce soir sans ordre de marche, sans qu'on ait envoyé préparer des logements et sachant qu'on a déjà découvert les chaumières pour avoir de la paille ; mais je ne sais quelle puissance secrète soutient tous les esprits, on se dit gaiement que l'on mourra de faim et il n'y avait dans l'armée qu'un seul sujet de plainte et de mécontentement — c'était qu'on nous retint oisifs. A présent qu'on espère voir les Russes avant un mois, il semble que l'on soit sûr de ne manquer de rien ; cependant nous ne devons guère compter sur ce qu'ils nous laisseront, car ils nous préparent un désert entre le Niémen et la Dvina. Heureusement qu'on n'est jamais qu'à la veille de mourir de faim et que lorsqu'on dit qu'il n'y a plus rien, il y a toujours quelque chose. Ainsi il est probable que tout se réduira à souffrir, ce qui est bien peu de chose quand on pense au but du voyage.

Sa Majesté le Roi de Naples, qui avait reçu l'ordre de se rendre à Posen sans autres instructions, a reçu hier soir celui d'aller de suite à Dantzig, il ignore ce que Sa Majesté commandera. Le maréchal Mortier est encore ici ; le duc de Dantzig, qui commande la Garde, est parti.

Le quartier général se dirige sur Thorn, l'armée appuie sur la gauche du côté de la Baltique, ce qui semblerait annoncer qu'on percera d'abord la frontière du côté de Riga ; mais comme nous marchons en ligne sur une étendue immense, il est probable que tous les corps à la fois entrèrent dans la Pologne russe.

J'ai vu M. le baron Lejeune, premier aide de camp du prince de Neuchatel ; il devait me présenter demain à Son Altesse, mais l'ordre de départ dérange ce projet : lui-même est déjà parti. Je n'ai pu voir que le général Montion, aide-major, qui doit demander des ordres du Prince relativement à moi.

Votre Altesse eut la bonté, lorsque je dus la quitter, de m'offrir des lettres de recommandation ; il me deviendra sans doute avantageux qu'elle daigne dire un mot en ma faveur lorsque ma position sera fixée, car je me trouve absolument perdu dans la foule du quartier général, où, lors même que j'aurais quelque mérite, il me serait difficile de me distinguer parce qu'un capitaine ne s'aperçoit pas au milieu des rois, des princes et des maréchaux qui y fourmillent.

Je suis avec un profond respect, de Votre Altesse Impériale et Royale le très humble et obéissant serviteur et aide de camp,

C. SOALHAT.

Wilna, le 30 juin 1812.

Monseigneur,

Nous venons d'arriver à Wilna, deux jours après que l'Empereur de Russie en était parti. Les cosaques y étaient encore une demi-heure avant notre avant-garde; il y a même eu quelques coups de fusil, et un Russe étendu près de la ville est la seule sentinelle que nous ayons rencontrée: malheureusement l'ennemi, en fuyant, a eu le temps de brûler ses magasins dont nous avons un grand besoin.

Selon son habitude, l'Empereur est entré des premiers. Il est allé sans façons coucher dans la chambre du souverain de toutes les Russies, qui, fort poliment, a été bivouaquer à deux lieues d'ici pour lui faire place. Quelques-uns disent que c'est là, à Swinciani, qu'il veut nous recevoir; d'autres pensent que ce ne sera qu'à la Dvina que nous aurons l'honneur de le voir.

Le maréchal Mac Donald est sur la gauche: il a passé à Tilsitt avec les Prussiens qui, dit-on, ont déjà battu leurs anciens amis. Le Roi de Westphalie est sur la droite, du côté de Grodno; le duc de Reggio au centre forme, avec le maréchal Ney, la pointe qui a coupé l'armée russe déjà morcelée. Le premier a eu, à une dizaine de lieues d'ici, un engagement assez vif, dans lequel les Russes ont été repoussés, laissant quatre cents prisonniers. Nous en avons déjà cinq cents dans la ville, sans compter ceux-là ni ceux des autres corps.

Sa Majesté a enfin reçu hier un aide de camp de l'Empereur de Russie, après l'avoir fait attendre six jours. On prétend qu'il venait pour essayer de capituler ou pour tâcher de retarder notre marche avec de belles paroles. L'Empereur l'a fait garder à vue et lui a donné audience lorsque les mouvements ont été terminés; en récompense, il lui a donné à dîner.

Voici le moment où les nouvelles vont devenir intéressantes; je ne manquerai pas de faire connaître à Votre Altesse tout ce que je croirai mériter son attention, du moins autant qu'il me sera possible, car maintenant que je suis attaché à l'état-major du prince de Neuchatel, si je suis plus que jamais en état de savoir ce qui se passe, je suis aussi exposé à me trouver presque toujours isolé, courant les bois en tâchant d'éviter les cosaques. Je suis aujourd'hui de service chez Son Altesse, et plus que probable que dans quelques heures je serai en campagne. Ce service est très pénible et même difficile par le manque absolu de moyens de communication. Il nous faut faire quelquefois quarante et cinquante lieues en course avec nos chevaux et rattraper sans cesse le quartier général.

Nous sommes dans un pays de sables, couvert de forêts; les champs offrent à peine un peu d'herbe pour nos chevaux; aussi en meurt-il une quantité prodigieuse. Depuis le Niemen jusqu'ici on en compterait des milliers. Sur la route, nos convois restent en arrière et nous manquons de pain. L'Empereur donne un soin particulier à l'administration des vivres; on voit ses aides de camp et ses officiers d'ordonnance courir pour un four ou pour un peu de farine comme pour une grande bataille; mais

il ne peut créer ce qui n'existe pas. Heureusement, Wilna est une assez grande ville où l'on s'approvisionnera de tout, quoique les Russes aient déjà tout pris. C'est ici surtout que se vérifie le mot de l'Empereur : « Quand il n'y en a plus, il y en a encore », car depuis un mois on dit que tout manque et cependant nous avons tous vécu. Nous vivrons bien encore jusqu'à Pétersbourg et là MM. les Russes, après nous avoir fait courir, nous prêteront leurs chambres pour nous reposer et leur vin pour nous rafraîchir.

Après avoir traversé la Pologne, où l'on ne trouve pas une jolie ville, on entre avec plaisir à Wilna qui, au moins, rappelle que l'on est en Europe. On y compte vingt ou vingt-quatre mille habitants, mais parmi lesquels il y a une grande quantité de juifs. On trouve quelques monuments et de vastes maisons bien bâties qui offrent l'aspect d'une assez grande ville. Ce qui m'a frappé le plus, c'est de voir ici des marchandises de toutes les nations ; dans un magasin on entend parler turc, à côté russe, un peu plus loin allemand, français, italien. Je suis entré chez des Milanais presque aussi bien assortis en... parfumerie qu'ils pourraient l'être à Milan, et j'ai rencontré des Florentins transplantés dans ce climat sauvage où, dans le mois de juillet, nous avons un temps affreux.

Comme je ne suis attaché à l'Etat-Major que pour la campagne, je n'en prends pas l'uniforme. J'ai osé espérer que Votre Altesse ne désapprouverait pas que je portasse celui de son aide-de-camp qui me rappelle de si beaux jours et tant de bontés dont j'ai été comblé. S'il me rappelle aussi des fautes et des erreurs, j'ai tellement la conscience d'un inviolable attachement pour Leurs Altesses que je ne soupçonne même pas qu'elles puissent être attribuées à autre chose qu'à mon manque d'expérience, imperfection qui souvent fait aller à gauche celui même qui veut aller tout droit. Aussi, quoiqu'à six cents lieues et persuadé que Votre Altesse ne doute pas de mon dévouement, je me mets avec confiance à ses pieds pour lui en renouveler le témoignage.

Je suis...

Voici la seule lettre qui soit restée de cette correspondance, où Soalhat envoie à son père ses impressions de campagne :

Vitespk, 3 août 1812.

Mon cher Père, depuis un mois il m'a été impossible de vous écrire ; j'ai toujours été en marche ou en mission.

Nous avons enfin passé cette terrible Dvina où les Russes devaient faire une si forte résistance ; c'était pour nous attendre là, disait-on, qu'ils nous abandonnaient toute la Pologne ; mais pas du tout, c'était pour fuir plus loin qu'ils n'avaient fui jusque là. Cependant ils se sont

laissés voir ; on s'est battu trois jours ; cent mille hommes semblaient nous attendre de pied ferme, mais au fond n'avaient pas envie de se battre ; surpris par une contre-marche de l'Empereur ils n'ont fait mine de résister que pour couvrir leur retraite qu'ils ont effectivement faite avec assez d'adresse pour nous échapper. Qui sait maintenant si l'on pourra les joindre de nouveau ; en attendant, nous prenons séjour pour rallier l'armée ; comme la mauvaise saison va bientôt commencer, peut-être nous fera-t-on prendre ici notre quartier d'hiver ; cependant, je n'en crois rien. Les combats n'ont pas été sanglants ; ils ne méritent même pas le nom de batailles ; cependant les Russes y ont laissé quatre ou cinq mille hommes. Le duc de Reggio vient aussi de les battre près de Polosk, le prince d'Eckmühl à notre droite ; mais tout cela ne vaut pas une grande bataille parce que l'on aurait fini tout d'un coup au lieu qu'il faudra peut-être se résoudre à attendre l'année prochaine pour aller à Moscou ; au reste, toutes les conjectures ne signifient rien ; l'Empereur n'est pas un homme qu'on puisse diriger par conjectures ; au moment où il fait raser ici des maisons pour donner de l'air à son palais, où il fait disposer tout l'intérieur comme pour y demeurer longtemps, il songe peut-être à partir demain.

Ce pays cy est sans ressources ; les vivres et les fourrages y sont d'une rareté qui me fait croire qu'on n'y restera pas à moins que l'armée y fasse la récolte.

Vitespk est un amas de maisons de bois sur les deux rives de la Dvina ; par un contraste assez ordinaire en Russie, on y voit quelques édifices en pierres qui ne seraient pas mal si l'intérieur n'y était pas dégoûtant ; tout le luxe est dans les églises ; il y en a une grande quantité ; il est difficile d'être plus catholique que dans ce pays et, cependant, voyez la bysarrerie, on n'y voit presque que des Juifs.

Le Service d'Etat-Major du Prince est bien pénible, nous sommes sans cesse de service ou en course ; depuis le jour de l'affaire, j'ai deux chevaux hors de service, ce qui me contrarie infiniment. Nous dépensons horriblement ; la tenue est plus élégante ici qu'à Paris dans notre Etat-Major et l'on ne trouve rien à acheter qu'au poids de l'or. Une aune de mauvais drap qu'on est obligé de demander à mains jointes coûte 100 francs. Une bouteille de vin très mauvais 8 et 10, celui de France 20 et 30, encore n'en trouve-t-on pas quand on veut.

Le Prince nous a donné la table, ce qui est très avantageux, mais il reste à nourrir ses domestiques et ses chevaux, ce qui coûte beaucoup. Aussi les louis que je vous disais il y a quelque tems avoir en ceinture sont partis ; à peine m'en reste-t-il cinq ou six.

J'ai reçu plusieurs lettres de Florence. LL. AA. me font dire qu'elles me conservent leur bienveillance et j'y écris aussi souvent que je puis.

Adieu mes bons parents, je suis bien loin de vous, mais quel plaisir quand nous serons réunis ; vivons encore quelque temps d'espoir, ménagez votre santé et aimez-moi toujours. Je vous embrasse mille fois tous deux.

Vitepsk, le 4 août 1812.

Madame (1), cinq jours se sont écoulés depuis que nous avons passé la Dvina, après un combat, mais il m'a été impossible d'en rendre compte plutôt à Votre Altesse. Je n'ai pu moi-même résister aux fatigues qui déjà m'ont fait perdre deux chevaux ; et, à peine entré à Vitepsk, j'ai été obligé de me jeter sur un grabat où la paille même me manque. Aujourd'hui encore l'extrême envie d'écrire à Votre Altesse peut seule me donner pour un moment la force de tenir une plume.

En partant de Wilna, l'Empereur se dirigea vers Dunabourg, c'est-à-dire vers Pétersbourg ; mais au bout de deux jours de marche, par un de ces crochets qui déroutent l'ennemi et nous-mêmes, il se jeta avec une précipitation incroyable sur la droite. On doubla les étapes et on arrive devant Vitepsk, c'est-à-dire qu'on menace Moscou. Là enfin les Russes se sont laissés voir ; cent mille hommes au moins étaient rassemblés dans cette position et nos premiers corps, bien inférieurs, furent obligés de soutenir leur choc pendant deux jours. Le Roi de Naples avec sa cavalerie, le Vice-Roi avec ses troupes s'y trouvèrent les premiers. L'Empereur arriva avec sa Garde, des colonnes nombreuses avançaient de plusieurs côtés ; les Russes dans une belle position semblaient nous attendre de pied ferme ; ainsi toutes les fatigues et les privations étaient oubliées, la joie était dans l'armée.

Le matin on commença à se battre plus sérieusement ; les Russes, développés sur de belles lignes derrière un ravin, tinrent bon, chargèrent même quelque fois et, quoiqu'il y eut peu d'artillerie, de part et d'autre, on laissa trois ou quatre mille blessés sur le champ de bataille qui fut abandonné le soir pour laisser reposer les troupes. On espérait une bataille décisive pour le lendemain ; mais quel fut notre étonnement au jour en voyant que les Russes avaient abandonné, non seulement leurs positions, mais encore la ville. Il s'en fallait de beaucoup que cette nouvelle fût agréable à l'armée, elle aurait mieux aimé une bonne bataille ; peut-être même l'Empereur avait-il un peu ménagé l'ennemi pour l'amorcer, mais il paraît que ces messieurs veulent suivre jusqu'aux murailles de Moscou leur système de retraite plus politique que brave. Dans l'espoir de les joindre, l'Empereur ne fit que traverser la ville, le roi de Naples courut toute la nuit à leur poursuite, mais à peine en avait-on des nouvelles. Enfin, à sept lieues en avant, le quartier général reçut ordre de rentrer. La Garde et plusieurs corps suivent et depuis lors on séjourne. Le peu de beaux jours qui reste à espérer dans ce mauvais pays a fait croire à quelques personnes que nous prenions déjà nos quartiers d'hiver. Quant à moi, je ne pense pas qu'on en reste là surtout si, comme on l'assure, l'ennemi se concentre vers Smolensk.

(1) Lettre adressée à la grande Duchesse Elisa.

Mais je n'ose avancer aucune conjecture et crains déjà que les lettres que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Altesse de Kovno et de Wilna ne lui soient pas parvenues, surtout les ayant mis de contrebande à l'estafette. Les reproches que me fait le général Mariotte me font voir que tout ce qu'on écrit n'arrive pas à sa destination.

On assure que le Roi de Westphalie est reparti avec sa Garde ; on vient d'apprendre que le prince d'Ekühl, qui commande le premier corps, a eu sur notre droite une affaire assez forte ; le duc de Reggio en a eu une autre, qu'on dit très belle dans les environs de Polozk. Le duc de Tarente est toujours à notre gauche, le plus près de Riga ; c'est un siège qu'on ne peut pas manquer de faire, j'ai demandé à y aller aussitôt qu'on le commencera, je le devais à mon corps et à moi-même. D'ailleurs, je voudrais ne pas manquer une occasion de partager les dangers de mes camarades. D'après ce qu'on peut en voir sur les plans, ce siège sera pénible ; nous comptons que la moitié des officiers du génie qui iront n'en reviendra pas ; si je suis de ce nombre, le souvenir des bontés de Leurs Altesses sera ce qui me coûtera le plus à quitter.

Nous ne sommes pas bien, il s'en faut de beaucoup. Mais en songeant que nous ne sommes qu'à cent vingt lieues de Moscou, on se console aisément.

L'Empereur dit que le premier mérite d'un soldat est de savoir se faire vivre, il a bien raison ; c'est un grand mérite ici. Cependant, j'en connais un plus grand : c'est d'imposer un tel respect et d'inspirer une telle confiance à cinq cent mille hommes armés que, soit qu'on avance, qu'on s'arrête ou qu'on recule, pas un ne doute que ce ne soit pour le mieux, et que personne ne murmure au milieu des privations de tout genre. Alexandre fut obligé de réprimer les plaintes audacieuses de sa Garde par un acte de violence. César se vit sur le point d'être abandonné par ses légions, mais Napoléon n'aura jamais ce souci, il semble qu'il commande à nos volontés et à nos pensées.

Nous avons traversé un pays assez bien ensemencé ; mais, au milieu de vastes champs couverts de seigle, on ne voyait que des chaumières épouvantables, pas un jardin, pas une vigne, pas un fruit, rien de ce qui annonce l'aisance. De loin en loin, de mauvais châteaux et des barons sauvages, pareils à des oiseaux de proie qui, toujours isolés, s'élèvent, planent et fondent sur la terre pour y dévorer des reptiles nourris de fange. La ville offre des amas de juifs entassés dans des baraques de bois. Vitepsk est ce que nous avons vu de mieux après Vilna, au moins on y voit quelques maisons de pierre.

Le service d'Etat-Major du prince est pénible, on est sans cesse à cheval ; pourvu que j'y résiste, je serai bien aise d'y être entré parce que mon intention était précisément de servir de la manière la plus active et, si Votre Altesse et Monseigneur daignent me conserver leurs bontés, toutes les souffrances me seront toujours faciles à supporter.

Je suis etc...

Gjatsk, le 1^{er} septembre 1812.

Madame,

Depuis Smolensk, il n'est rien arrivé de bien remarquable. On avait dit que les Russes tiendraient à Dorogobij, et nous y arrivâmes en un jour en faisant vingt et une lieues, mais nous ne trouvâmes qu'une ville en proie aux flammes. Les Russes y avaient mis le feu pour nous arrêter et nous ôter tous les approvisionnements. Depuis ce moment, nous ne voyageons qu'à travers les incendies ; quoique dans le meilleur pays de la Russie, nous ne voyons pas un seul habitant. Il m'est arrivé plusieurs fois dans des missions de m'égarer en cherchant un village et même une ville que j'avais vus quelques heures auparavant, et qui avaient disparu complètement dans une nuit. Tout étant en bois, à peine trouve-t-on des vestiges des maisons lorsque le feu y a passé. Cependant la ville où nous sommes a été presque toute conservée, grâce au peu de ressources qu'elle offrait. Mais, comme toutes les autres, elle a été pillée de manière à ce qu'on ne trouverait pas un meuble entier. Ce qui m'étonne, c'est la rapidité avec laquelle tout disparaît dans un pillage ; je cherche vainement un verre à boire, un peu d'encre, une assiette ou autres choses pareilles que le soldat ne peut emporter. Il se charge d'objets inutiles qu'il jette un peu plus loin et brise ce qu'il est obligé de laisser ; c'est le plaisir de détruire bien plus que le besoin du nécessaire qui dirige tous les soldats.

Hier soir, j'étais aux avants-postes ; le vice-roi d'Italie chassait l'ennemi d'une position qu'il occupait derrière la ville, le roi de Naples le poursuivait ; il y eut, comme presque tous les jours, un engagement, mais seulement avec le corps de cavalerie destiné à couvrir la retraite des Russes. Mais enfin nous voyant à quarante lieues de Moscou, on assure qu'ils vont livrer une grande bataille. Elle paraît même certaine, car Sa Majesté l'a annoncée dans l'ordre du jour et a ordonné tous les préparatifs pour demain. Aussi nous allons combattre sérieusement, aucune nouvelle ne pouvait être plus agréable à l'armée.

Si on me demandait comment vit l'armée, je serais bien embarrassé de le dire : chaque soldat se fait vivre comme il peut et comme il l'entend. Chacun fait un morceau de pain avec la poignée de farine qu'il ramasse ; s'il n'en trouve pas, il s'en passe. Les paresseux en manquent souvent, les dégourdis ne manquent de rien ; un chou ramassé en passant, quelques pommes de terre trouvées, quelquefois un poulet rencontré par hasard, tout cela se met dans le sac, et, le soir, avec le petit pot de graisse ou de beurre qu'il ne faut pas manquer de porter, on fait une *ratatouille*. Quant à la viande, elle ne manque pas ; des troupeaux nombreux sont encore derrière tous les corps. Pour nous, malheureux officiers de l'Etat-Major de Son Altesse, nous sommes toujours ou trop bien ou trop mal. Dans les séjours, nous avons une très bonne table donnée par le prince ; en route, nous n'avons rien que le petit morceau porté dans nos poches. En mission, nous n'avons rien et vivons d'aumônes. Toujours isolés, sans cesse exposés à perdre nos chevaux et nos effets, parce qu'ils sont aban-

donnés à des domestiques, nous sommes sans contredit les plus malheureux de toute l'armée. Dans le moment où j'ai l'honneur d'écrire à Votre Altesse, je me trouve avec un domestique, deux chevaux pour moi et sans vivres ni bagages. Depuis Smolensk, je suis sans nouvelles de la voiture qui porte tout ce que je possède, ni d'un domestique qui conduit un cheval resté en arrière par excès de fatigue. Il y a huit jours qu'on m'a volé un cheval pendant que j'étais en mission ; ainsi, après avoir été un des mieux montés, je me vois à la veille de n'avoir plus rien. Un de nos camarades, plus malheureux encore, n'a plus d'espoir même ; sa voiture a été pillée en route par nos propres soldats. Voilà une partie de nos peines, je ne veux pas ennuyer Votre Altesse du reste.

Tout en cheminant sur la grande route de Moscou, je voyage souvent sur les chemins de Pise, de Poggio à Cajano. Mon imagination me fait être heureux du passé et même (je prie Votre Altesse de pardonner ma témérité), de l'avenir. Si un coup de canon vient me tirer de cette douce léthargie, alors commence une autre espèce de rêve qui me fait jouir du présent. Ainsi, malgré mes regrets et mes peines, je puis dire que je suis toujours heureux. Ah ! qui ne le serait pas avec la certitude d'avoir fait la campagne de Moscou et l'espoir que Leurs Altesses daignent lui conserver leur bienveillance ! Ces deux idées remplissent mon esprit, occupent seules ma pensée. Que sont auprès d'elles la perte de quelques chevaux et de tout ce qu'on a ? les fatigues que l'on peut avoir à supporter, les souffrances même ? Cependant une inquiétude reste : après avoir fait tout ce que devais, obtiendrais-je la seule chose que j'espère et que je désire ? De loin, cela ne paraît pas douteux, mais que les objets paraissent souvent différents de ce qu'ils sont. Qui le croirait ? Ce soleil qui chauffe et dilate tous les corps, est cependant froid. Plus l'on s'élève et s'en approche, plus on est contracté et glacé. Il faut un intermédiaire pour développer sa chaleur. Ainsi la terre, cette mère bienfaisante, après avoir reçu et nourri le germe ignoré, lui prête encore son secours pour réfléchir sur lui un rayon vivifiant, une lumière que sans cela ne ferait que subir la jeune plante. Il semble qu'une récompense n'ait besoin que d'avoir été méritée ; mais ici la mieux méritée est encore une faveur. Votre Altesse aura sans doute vu une lettre que j'écrivais de Smolensk à Monseigneur et alors, par les détails que je donnais sur la composition de notre Etat-Major, elle concevra aisément le peu que je lui dis aujourd'hui. En même temps, par le peu de droits que j'ai à ses bontés, elle verra combien je sais qu'elle est bienfaisante.

Je suis avec le plus profond respect, de Votre Altesse Impériale et Royale, le très humble et très obéissant serviteur. — C. SGALHAT.

Du bivouac en avant de Mojaïsk,
le 9 septembre 1812.

Monseigneur, la bataille que j'avais annoncée à Madame la grande duchesse dans ma lettre datée de Gjatsk a eu lieu hier. Votre Altesse sait

que l'armée en avait été prévenue par l'ordre du jour ; aussi sortit-elle joyeuse de la ville dans l'espoir de trouver les Russes aux portes ; mais le 6, il n'y eut qu'une affaire comme les précédentes ; enfin le 7, à deux lieux de Mojaïsk, nous vîmes les nombreuses lignes de l'ennemi, que, pour la première fois, il montrait en rase campagne. Elles occupaient une série de hauteurs couronnées par des redoutes bien garnies d'artillerie et présentaient tout près et à droite de la grande route, l'appareil le plus imposant d'une forte résistance. L'Empereur, après leur avoir enlevé le 6, la redoute avancée qui faisait l'avant-poste de la grande position, parcourut tous les points d'où l'on pouvait voir les lignes et les retranchements ennemis ; il réfléchit longtemps sur le terrain et, quand on le vit revenir, personne ne douta que la bataille ne fût gagnée.

Le vice-roi était à gauche, le maréchal Ney et Davoust au centre, les Polonais à droite ; on attaqua de front, comme s'il n'y avait ni hauteurs ni retranchements ; et, pendant une canonnade terrible qui dura toute la journée, notre cavalerie chargeait et l'infanterie s'avancait en colonnes. Si le talent et le courage n'étaient pas égaux de part et d'autre, l'acharnement paraissait l'être. Plusieurs positions furent prises et reprises plusieurs fois de suite. Les Russes avaient été excités au combat à force d'eau-de-vie, nos soldats en manquaient depuis longtemps, mais la présence de l'Empereur les excitait assez. Sa Majesté leur avait fait le matin une proclamation aussi remarquable par sa simplicité et sa concision que par sa force et sa vérité : la voilà, telle que j'ai pu la retenir :

« Soldats ! Le jour de la bataille tant désirée est arrivé. Le succès dépend maintenant de vous. Il nous est nécessaire. Il nous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver et un prompt retour dans la patrie. Montrez-vous les mêmes qu'à Austerlitz, à Iéna, à Vitepsk, à Smolensk, et la victoire est assurée. Faites que notre postérité puisse dire avec orgueil : *ils étaient à la bataille sous les murs de Moscou.* »

Depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit on se battit sans relâche ; les Russes défendirent pied à pied toutes leurs positions, qui leur furent enlevées toutes de vive force par des attaques qui peuvent être mises au nombre des plus beaux faits d'armes ; la première division du 1^{er} corps, qui se trouvait sous les ordres du vice-roi, changea trois fois de généraux ; le vice-roi lui-même eut son cheval tué ; le prince d'Eckmühl fut renversé du sien, mais heureusement n'eut qu'une forte contusion. La cavalerie fit des prodiges, un régiment de cuirassiers enleva au galop une des plus fortes redoutes. Enfin, après avoir laissé le champ de bataille couvert de morts, les Russes se retirèrent dans Mojaïsk.

Si je le lisais dans des bulletins, je ne le croirais pas ; mais j'ai vu moi-même tous les coins du terrain : on voyait trois ou quatre Russes contre un Français. Dans les endroits mêmes où nous marchions sous le canon de l'ennemi, sur les revers des redoutes où les Russes avaient été obligés de fuir, ils étaient presque seuls entassés. D'après le nombre de leurs morts et les récits de leurs prisonniers, ils doivent avoir eu au moins trente ou quarante mille hommes hors de combat ; réserve, garde,

tout avait donné chez eux ; tandis que chez nous la garde reste toujours en observation. Quant à l'Empereur, sa sérénité était admirable, il n'eut pas l'air inquiet un seul moment.

Ce matin on a vu toutes les positions évacuées ; alors le roi de Naples, qui marche toujours le premier, s'est avancé vers la ville ; le prince venait de m'envoyer auprès de Sa Majesté et je l'accompagnais au moment où les avant-postes ont de nouveau découvert l'ennemi ; les obus pleuvaient au milieu de nous, il a fallu attendre l'arrivée de l'infanterie et de l'artillerie qui ont bientôt eu mis l'ennemi en fuite, mais trop tard pour pouvoir entrer dans Mojaïsk. L'Empereur qui, malgré un gros rhume et un très mauvais temps, a parcouru toute la journée le champ de bataille, est venu coucher aux avant-postes. Nos feux et ceux des ennemis se confondent, mais il est probable qu'à la pointe du jour ils auront disparu, c'est leur habitude.

Nous avons plusieurs généraux à regretter, parmi lesquels comptent : Montbrun, Compère, Marion, tués ; Compans, Nansouty, Rapp, Morand, Grouchy, Friand, blessés. Les Russes doivent en avoir eu un très grand nombre : le jeune prince Potemkine est prisonnier et blessé ; le fameux Bagration est blessé. On dit que c'est lui qui commandait en chef malgré l'arrivée de Koutouzoff qui avait ramené l'armée de Turquie.

Mojaïsk, le 9 — Je viens d'entrer un des premiers dans la ville, il n'y a pas un seul habitant et toutes les maisons sont pillées, l'armée russe oblige tout le monde à fuir pour nous enlever toutes les ressources. Quels moyens de défense ! Dévaster son propre pays pour livrer en fuyant un désert à l'ennemi ! Les Russes sont sur une hauteur à petite portée de canon ; ils nous voient comme s'ils étaient dans la ville, et ils nous font pleuvoir des obus dans les rues. Il est probable qu'ils vont mettre le feu, car tout est en bois. Dans le moment où j'écris, le roi de Naples s'avance, et les Russes abandonnent leurs positions.

Enfin, nous voilà à vingt-quatre lieues de Moscou, et l'armée ennemie doit être bien désorganisée ; on ignore cependant s'ils se retireront tout à fait, ou s'ils livreront une autre bataille ; dans tous les cas, il est probable que nous marcherons rapidement, car il est temps d'arriver. La saison devient très rigoureuse et l'armée a besoin d'organiser bientôt des quartiers d'hiver.

J'ai eu l'occasion de voir dans mes courses les officiers de Florence, il n'y a que Tilly qui soit un peu blessé d'un biscaïen à la cuisse. Mais cette blessure ne l'empêche pas de monter à cheval, son régiment a beaucoup souffert. Quant à moi, je m'en suis tiré fort heureusement.

Je suis obligé de terminer ici ma lettre pour monter à cheval. Je prie Votre Altesse de me pardonner mon griffonnage fait sur mes genoux et en tremblant de froid. Je la supplie aussi d'agréer l'hommage du plus grand dévouement que je conserverai toute ma vie, ainsi que la reconnaissance inaltérable qui est gravée pour elle dans mon cœur.

C. SOALHAT.

En bivouac près de Moscou,
ce 16 septembre.

Madame, j'avais annoncé une bonne nouvelle à Votre Altesse et croyais n'en avoir désormais que de pareilles à lui donner, mais je dois lui apprendre aujourd'hui un grave malheur et l'exécution d'un projet tellement infâme et barbare qu'il est inouï dans l'histoire : c'est l'incendie de Moscou par les Russes. Que l'armée russe, après vingt batailles perdues, eût défendu sa capitale et l'eût brûlée ; que le Sénat, résolu à faire un dernier effort, se fût dévoué pour s'enterrer sous les ruines de cette immense ville, la perte serait au moins l'effet d'une résolution courageuse ; mais qu'un vil gouverneur et quelques complices, en fuyant de la manière la plus lâche avec le Sénat et l'armée, laissent dans la ville deux ou trois mille scélérats lâchés des prisons et quelques trainards, qu'ils les arment sourdement de mèches, de boute-feux, de fusées à la congève et leur donnent l'ordre de mettre le feu partout lorsque les Français seront entrés, c'est un acte de rage et d'autant plus incroyable que les Russes en fuyant laissent leurs prisonniers et livrent ainsi aux flammes ceux mêmes qui avaient sacrifié leur vie pour eux, ainsi que tous les malheureux habitants que la misère ou la maladie avaient forcés de rester dans leurs foyers.

A peine nous étions entrés dans Moscou, le feu prit dans quelques maisons aux environs du Creml, citadelle qui est au centre de la ville et où logeait l'Empereur. Cet accident fut attribué à l'imprudence de nos soldats, on travailla pour arrêter l'incendie, mais dans la nuit le feu s'allumait de tous les côtés à la fois. On ne savait plus quelle pouvait être la cause ; l'incendie augmentait si rapidement qu'on voyait bien que ce ne pouvait être par la seule communication du feu. Dès lors, on commença à soupçonner qu'on le mettait à dessein ; bientôt on en eut la certitude en trouvant ces monstres armés de leurs torches, distribués dans un grand nombre de maisons, mettant le feu ou attendant le signal.

Peut-être la Russie cherchera-t-elle à rejeter sur nous cette action barbare : mais sans preuves du contraire même, la postérité ne le croirait pas. Les Français ne sont plus les Gaulois sous Brennus, et l'appât du butin n'est pas ce qui a conduit nos armées si loin. Mais d'ailleurs tous les habitants restés ne peuvent plus douter que le feu n'ait été mis par leurs compatriotes, ils les ont vus en trop grand nombre porter la flamme au sein de leurs habitations, et les vils scélérats n'ont fait aucune difficulté d'avouer qu'ils avaient reçu l'ordre de tout incendier. Sans doute le Sénat s'était imaginé que toute notre armée allait s'endormir dans les maisons de Moscou et se trouverait la proie des flammes. Mais bien loin de là, nos troupes avaient traversé les rues sans s'arrêter et se trouvaient distribuées tout autour de la ville. S'ils ont cru faire périr l'Empereur, ils ne sont pas moins insensés ; quand même le feu eût commencé par son lit, vingt-mille hommes se fussent précipités dans les flammes pour l'en tirer. Quoique tout ce qui était dans Moscou ait été obligé d'en sortir,

pas un seul de nos soldats n'a péri. Toute l'horreur de cet épouvantable incendie s'est portée sur les malheureux habitants qu'on voyait venir en foule chercher un refuge dans nos camps. Que le Sénat et l'armée n'ont-ils pu voir ce résultat de leur infâme projet, ainsi que notre empressement à sauver les victimes de leur lâche scélératesse ?

Enfin, quand le feu eut consumé tout ce qu'on lui avait livré et que les incendiaires ont vu tous nos corps de troupes bien tranquilles dans leurs bivouacs, l'incendie a diminué peu à peu et dans ce moment il est entièrement arrêté. Comme si les dieux avaient veillé sur le séjour de l'Empereur, on voit les palais du Creml bien conservés au milieu des débris de la ville. Sa Majesté va y retourner, elle vient de faire un ordre du jour portant que tout Russe ayant un uniforme sera tué par tout employé de l'armée française partout où l'on en rencontrera. Mais telle est notre générosité et notre humanité que les monstres trouvent encore des refuges parmi nous.

Nous avons perdu bien des ressources dans l'incendie de Moscou, mais les Russes y ont perdu des trésors incalculables. Pour que Votre Altesse puisse s'en faire une idée, il faut que je lui fasse une courte description de cette étonnante ville. Moscou était non seulement beaucoup plus grand que Paris, mais aussi beaucoup plus riche. Rien n'égale l'élégance, la richesse, le luxe de ses palais. Leur intérieur, bien loin d'offrir un aspect gothique, sauvage et rembruni par la vieillesse, présentait au contraire le coup d'œil le plus agréable. Leurs murs peints en couleurs claires, surmontés de tours dorées, des cours immenses, des jardins tout autour, tout cela donnait à chaque palais ou grand édifice l'air de ces belles villas d'Italie, mais c'est surtout l'intérieur qui offre un luxe qui surpasse tout ce qu'on peut voir à Paris. L'or y est prodigué, les meubles y sont d'une beauté extraordinaire et avec cette étonnante richesse une élégance moderne qui surprend d'autant plus qu'on ne s'attendait pas à la rencontrer dans une ville si ancienne et chez un peuple à peine civilisé. Voilà, Madame, ce qu'a sacrifié la rage du Sénat, et le tout pour nous empêcher de profiter de la farine, du vin et du fourrage qu'ils n'avaient pu emporter. Mais tout était si abondant que l'on trouve encore beaucoup. D'ailleurs, on peut bien croire que le feu a épargné environ le quart de la ville, car elle est si immense qu'il faudra longtemps avant de connaître ce qui reste.

Le Palais de l'Eté, tellement beau que le Prince de Neuchatel en le découvrant au milieu des flammes et le visitant s'est écrié que la France n'avait rien de pareil, a été brûlé. On le conserva avec soin tant que les Français ne l'avaient pas vu ; mais, à peine fut-il connu que l'Empereur devait y aller, que le feu y prit avec une telle violence que le bataillon de la Garde ne put l'arrêter. Je prie encore Votre Altesse de me pardonner si je lui écris des billets si peu respectueux, mais nous sommes tellement disséminés que je ne puis avoir le timbre du génie et suis forcé de glisser mes lettres dans d'autres. Je n'en suis pas moins avec le plus profond respect et une éternelle reconnaissance son très humble et très obéissant serviteur.

Moscou le 16 septembre 1812 (lundi) 8 d.

Madame, je m'empresse d'annoncer à Votre Altesse notre entrée à Moscou ; tout s'est réuni pour la rendre heureuse ; le temps, qui était affreux depuis plusieurs jours, a été superbe aujourd'hui. Les Russes, qui devaient nous tailler en pièces sous les murs de leur capitale et se vantaient de creuser notre tombeau en remuant la terre de quelques retranchements, ont abandonné honteusement leur redoute et leur antique mère ; le matin nous sommes partis de notre dernier bivouac dans la persuasion de nous battre ou du moins d'éprouver quelque résistance. A chaque lieue notre étonnement augmentait et nous demandions la position de l'ennemi. Sans nous en douter, nous avons vu cette grande et belle ville et nous y sommes arrivés, stupéfaits d'apprendre que l'armée russe avait fui. La fameuse bataille de Mojaïsk, qui sans doute prendra le nom de bataille de Moscou et sera à jamais mémorable, a tellement épouvanté les Russes qu'ils n'osent plus nous attendre, et l'on dit ici que cette terrible armée, qui était venue fièrement nous attendre à Vilna, ne se montrera plus, fussions-nous à Kasan. Aussi le fameux Koutousof, qui est venu exprès de Turquie pour livrer bataille, n'a fait qu'ajouter à tous les hauts faits de l'Empereur la gloire d'une superbe victoire qui eût manqué à cette brillante campagne. En vain, les lâches soldats russes en fuyant ont dépeuplé leurs pays ; vainement ils ont essayé d'effrayer le peuple et de l'obliger à fuir comme eux ; ils ont réussi pour quelques villages, mais ils n'ont pu parvenir à dépeupler Moscou, quoiqu'il ait assez l'air d'un désert aujourd'hui. Cependant un Français qui y est établi vient de me dire que plus de la moitié de la population était restée, qu'une grande partie s'était cachée dans la crainte qu'on ne se battît au milieu de la ville et reviendrait aussitôt qu'elle verrait l'ordre établi ; et enfin, il m'a ajouté que nous trouverions des magasins abondants ; le vin, qui était devenu si rare qu'on s'arrachait une bouteille en la payant un louis, est ici à bon marché. Je viens de faire acheter du madère à trois francs, et l'on va m'apporter du bordeaux et du bourgogne. Le sucre coûte (au moins pour le moment) deux francs ; ainsi tout annonce que l'armée trouvera à se refaire aisément, car il est probable que les objets de première nécessité ne manqueront pas.

Je griffonne à la hâte cette bonne nouvelle à Votre Altesse, pendant que notre premier corps et la Garde défilent dans les rues. Je me suis jeté dans une cour pour écrire sur mes genoux et j'espère que Votre Altesse daignera me pardonner la figure peu respectueuse de ce brouillon ; dans la crainte de ne pouvoir user du moyen ordinaire de l'estafette, je fais la plus petite lettre possible, afin de pouvoir la glisser dans quelque paquet. Demain, aussitôt que j'aurai pu apprendre quelque nouvelle, je m'empresserai de donner à Votre Altesse tous les détails qui pourront l'intéresser.

Je suis avec le plus profond respect, Madame, de Votre Altesse Impériale et royale, le très humble et très obéissant serviteur, C. SOALHAT.

Moscou, le 24 septembre 1812 (8 d.)

Monseigneur, quoique les cosaques aient cherché à inquiéter les postes établis sur la route de Mojaïsk, j'espère que Leurs Altesses auront reçu les lettres que j'ai eu l'honneur de leur écrire pour leur apprendre notre entrée à Moscou et l'incendie de cette superbe ville.

Depuis que nous y sommes entrés, il ne s'est plus manifesté d'incendies considérables et, d'ailleurs ils ne seraient plus dangereux. Chaque maison sauvée était en quelque sorte isolée au milieu des débris. On compte sept-cents grands palais, treize mille grandes maisons en pierre et vingt-deux mille en bois entièrement brûlés. Malgré cela, ce qui reste est assez considérable et montre assez que Moscou était la ville la plus riche du monde. Il y avait des fortunes colossales. La comtesse Orlof avait (et a encore) quarante-cinq mille paysans à elle, et un seul droit de pêche sur le Volga lui rapportait plusieurs millions. Ce qu'il y a d'antique ici offre un contraste singulier avec les édifices modernes. Les premiers sont construits dans un genre gothique et surmontés d'un nombre infini de tours coiffées de petits dômes dorés, ce qui est tout à fait bizarre ; tels sont les vieux palais des Czars. Au Creml, la partie moderne, qui est très considérable, puisque un voyageur revenu au bout de trente ans disait ne plus reconnaître Moscou, joint à la fraîcheur de la nouveauté toute l'élégance et tout le luxe de la France et de l'Italie, mais prodigués avec une richesse étonnante. Le palais de Salm à Paris, ceux de la villa Borghèse à Rome, peuvent donner une idée des palais ordinaires de Moscou. Ils sont bâtis dans ce genre-là, ce qui est bien loin des édifices antiques et enfumés que nous nous attendions à trouver. Quant à l'intérieur, je crois qu'il faut renoncer à offrir des exemples de la richesse des grands palais que nous habitons. J'avoue qu'il m'a fallu venir en Russie pour voir tout ce que les arts ont produit de plus merveilleux en France. Ces petits appartements de Pitt, si frais, si élégants, si riches, se trouveraient ici dans une maison très ordinaire. Eh bien ! presque tout ce qui n'a pas été brûlé est brisé, détruit, ravagé ; on foule aux pieds, en entrant dans chaque maison, des meubles magnifiques, les plus beaux cabinets de curiosités, des muséums superbes.

Le pillage, autorisé pendant que la ville était en feu, fournissait aux soldats du vin en si grande quantité, que j'en ai vu m'offrir deux bouteilles de Chypre pour un verre d'eau. L'armée s'est approvisionnée de bien des choses nécessaires ; mais malheureusement tout disparaît sur-le-champ dans les pillages et ce qui aurait pu servir pour plusieurs mois se trouve consommé dans un jour. Votre Altesse trouvera singulier que je m'amuse à lui parler de Moscou avant de lui donner des détails sur les armées ; mais, comme elles ont été en stagnance pendant quelques jours, on n'a rien fait de remarquable de part ni d'autre. Peut-être sommes-nous au moment de nous réveiller, nos porte-manteaux sont faits et i

est bien probable que nous quitterons Moscou. Ce sont les Russes et non leurs palais que l'Empereur veut voir. A notre entrée dans la capitale, l'armée ennemie avait paru se diriger sur Kazan ; elle fuyait avec une telle rapidité que nos avant-postes en avaient perdu la trace. Mais le Maréchal duc d'Istrie, avec le prince Poniatowski, l'ont retrouvée ou au moins une grande partie sur les routes de Toula et de Kalouga. Elle cherche à couvrir ces deux villes importantes, puisque c'est là que sont toutes les manufactures d'armes ; mais à quoi sert de couvrir les places quand on les abandonne à l'approche de l'ennemi.

Il nous arrive chaque jour des convois de France, malgré les cosaques qui ont cependant fait quelques courses sur nos derrières ; en général, ils ne sont plus aussi entreprenants qu'autrefois ; on les dit dégoutés de cette guerre ; ils ne sont plus, je crois, dangereux que pour les courriers. Aussi je serais bien aise que Votre Altesse daignât me faire donner quelquefois ses ordres pour être sûr que mes lettres lui parviennent. Je serais au désespoir qu'elle crût que je mets de la négligence à lui donner des nouvelles qui peuvent l'intéresser. Peut-être Votre Altesse serait-elle bien aise de connaître en détail les positions de nos corps, leurs mouvements et tout ce qui s'y passe ; mais on m'a dit qu'il serait imprudent de donner de pareils renseignements, surtout dans un moment où les courriers peuvent être souvent arrêtés. Quant à nos relations avec les Russes, il n'y a rien à dire ; nous ignorons où est l'Empereur et ce qu'il fait. On n'est pas mieux instruit sur le Sénat, on ne voit pas de parlementaires ; nous ne voyons pas un Russe. Nous formons ici une véritable colonie avec les Français et les étrangers domiciliés à Moscou et qui sont rentrés. Ils sont encore en petit nombre et, dans une ville deux fois plus grande, que Paris, je cherche en vain un ouvrier pour me raccommo-der un habit. Après la bataille on m'a demandé mes états de service. J'ai su que l'on demandait pour moi un grade, mais j'ai manifesté le désir d'être décoré plutôt qu'avancé. Mon ambition n'est pas dans les appointements, elle est toute dans les bontés de Leurs Altesses et dans l'espoir de me présenter à Elles digne de leurs bienfaits. Surtout, j'ai celle de prouver que l'honneur seul a été mon guide pour les quitter et que ma reconnaissance seule me reconduira à leurs pieds (au reste, rien n'est moins sûr que le succès de la demande).

Je suis avec le plus profond respect de Votre Altesse impériale etc...

La dernière lettre que nous ayons de Soalhat au prince de Lucques porte la date du 12 octobre 1812 (1). Le capitaine ne donna plus jamais de ses nouvelles à son auguste maître, pas plus qu'à sa famille. On suppose généralement que sa « santé inconsistante » constatée déjà par son colonel lorsqu'il travail-

(1) Elle fut publiée ici même par Frédéric Masson (Lettres interceptées.)

lait au dessèchement des marais de Piombino, lui valut de compter rapidement au nombre des trainards qui périrent de froid durant la retraite de Moscou.

Ce n'est pourtant que le 5 novembre de l'année suivante que le prince Félix se décide à notifier aux parents de son ancien aide de camp la triste nouvelle qu'il venait de tenir de la direction du génie au ministère de la guerre.